

que pour tout homme qui n'est pas très-versé dans la pratique de l'art, l'adoption d'un nouvel assolement est une chose à laquelle il faut songer souvent, mais sur laquelle on ne doit se décider que très-tard, et lorsqu'on voit bien clairement, d'après les données tirées de l'expérience, tous les détails des circonstances si variées qui s'y rapportent.

S'il est question de mettre en culture des landes ou d'autres terres en friche, il faut encore ajourner à une époque plus éloignée le choix d'un assolement ; car avant de se livrer à la série d'observations que je viens d'indiquer, on devra, si l'on ne veut pas exposer des capitaux importants à des chances très-défavorables, rechercher par des expériences faites sur une petite échelle, les moyens qu'il conviendra d'employer pour mettre le sol en culture, et le degré de fertilité que l'on pourra espérer de ce sol après l'emploi de ces divers moyens : de simples labours répétés plus ou moins fréquemment et dans des saisons variées, le défoncement soft à bras d'hommes, soit à l'aide d'instruments destinés à cet usage, l'écobouage, l'emploi de la chaux ou de la marne à diverses proportions, sont autant de moyens dont la dépense est extrêmement variée, et dont les résultats peuvent être très-divers, selon qu'on les applique à tel ou tel sol, dans telle ou telle situation.

[On entend par écobouage, une opération qui consiste à couper et nettoyer avec la pioche, la surface d'un terrain chargé de broussailles ou de mauvaises plantes, pour les brûler ensuite.—R. S. A.]

Il est donc indispensable qu'avant d'exécuter l'une ou l'autre de ces opérations, un propriétaire a pu fixer son opinion sur ces divers points par des expériences précises ; et quelques années se seront bientôt passées dans le cours de ces recherches. Une entreprise de ce genre est donc une affaire de longue haleine, et rien n'est plus dangereux que l'impatience avec laquelle on veut souvent en brusquer la solution.

Prudence dans la culture des plantes nouvelles.

L'introduction de la culture de plantes nouvelles demande aussi de longues expériences faites en petit, pour en apprécier les avantages, et pour fixer la place qu'elles pourront occuper dans l'assolement. Lorsqu'il est question de plantes cultivées déjà depuis longtemps dans d'autres localités sur une grande échelle, la moitié de la besogne est faite, car il ne s'agit plus ordinairement que de rechercher jusqu'à quel point le sol qu'on leur destine peut leur convenir, et le mode de culture qui peut le

mieux y assurer leur réussite : mais pour les plantes qui n'ont pas encore été soumises, et depuis longtemps, à la grande culture, malgré la prédilection qui porte ordinairement les agriculteurs commençant à se livrer aux essais de ce genre, et malgré les éloges que prodiguent si souvent les publications agricoles à telle ou telle récolte nouvelle, je dois dire qu'il est prudent de ne s'y livrer qu'avec beaucoup de circonspection, et d'essayer pendant longtemps leur culture sur de petites étendues, avant de les admettre en grand ; car bien souvent des inconvénients que l'on n'avait pas aperçus d'abord viennent restreindre, et quelquefois réduire à rien les avantages qu'on avait cru y trouver dans les premiers essais.

Sans doute il nous reste d'importantes conquêtes à faire parmi les plantes étrangères ou indigènes qu'il est possible d'approprier à la culture ; mais si l'on jette les yeux sur le nombre effrayant de plantes nouvelles qui ont été prononcées dans les livres, seulement depuis vingt-ans, et qui n'ont pu s'établir dans les champs, parce qu'elles ne méritaient pas de paraître à côté des espèces analogues auxquelles on prétendait les substituer, on sentira facilement qu'il faut marcher avec beaucoup de réserve dans cette voie, et que dans le délit d'une entreprise agricole, ce sont là des expériences qu'il faut laisser à d'autres le soin de tenter.

Pour la Semaine Agricole. La routine vaincue par le progrès.

P R E M I È R E P A R T I E.

C H A P I T R E X X V .

DELLE. MARTINEAU.—M. LE GROS, SON FILS, MARGUERITE.—INSTAL-
LATION D'UNE LAITERIE.

Julien, tel était le nom du fils de M. Legros, huissier de la justice. Ce jeune homme voulait marcher sur les traces de son père, mais il voulait être huissier de ville, ce qui paie bien. Quoiqu'un peu éloigné du canton où demeurait Progrès, il y venait de temps à autre, et paraissait porter un grand intérêt à Delle. Martineau. On assurait même qu'il voulait l'épouser à tout prix.

Mais Delle Eléonore était loin de partager ses sentiments, et lorsqu'elle le voyait arriver chez son père, elle fuyait pour éviter sa rencontre. Le jeune homme était si persévérant, qu'il allait alors la rencontrer chez Marguerite, lieu de son refuge.

Cette Delle avait à peine dix-sept ans alors, et elle ne se sentait pas pressée de se marier. Ce mariage ne souriait

pas beaucoup non plus à M. Martineau ; il aurait mieux aimé une autre profession, pour le mari de sa fille. Cependant, dans l'isolement où ils vivaient, et ne voyant dans le pays personne qui put convenir à cet enfant de son affection, puis se faisant vieux, la pensée de laisser sa chère fille seule au monde, le chagrinait beaucoup.

Pour lui donner une dot, n'ayant pas d'argent comptant, il avait l'intention de vendre les terres qui dépendaient des Ormeaux, et de ne garder que sa maison et son jardin.

Il pensait même à tout vendre et à suivre sa fille en ville, si elle se mariait, quoiqu'il éprouvait une grande peine, à la pensée de quitter la campagne et surtout son ami Progrès, qui était devenu si cher à lui et à sa fille.

Le jeune Legros était venu plusieurs fois depuis peu aux Ormeaux et Eléonore, loin de s'habituer à l'idée de se marier et de devenir sa femme, le prit, en quelque sorte, en aversion et elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour le fuir quand il venait chez son père.

Enfin, un jour, ce jeune homme vint chez M. Martineau, avec son père. Comme ce Monsieur n'était jamais venu aux Ormeaux, Eléonore se doutant du motif de cette visite, se sauva de suite chez Marguerite. M. Martineau fut donc obligé de recevoir seul ces deux visiteurs.

Après les compliments d'usage, M. Le Gros lui dit qu'il venait lui parler d'une affaire importante qui lui tenait beaucoup au cœur ; que son fils, avait 25 ans, qu'il était arrivé à l'âge de s'établir ; qu'il avait acheté une bonne étude d'huissier, à la ville, et qu'il fallait qu'il se marie, que depuis longtemps, il trouvait Delle Martineau charmante, qu'il l'aimait, et venait la demander en mariage.

M. Martineau ne fut pas surpris ; car il s'attendait à cette demande, mais il fut très-embarrassé pour répondre.

—Monsieur, dit-il, j'aurais préféré marier ma fille à la campagne ; elle était d'une santé assez délicate, quand nous étions à Paris ; depuis qu'elle est ici, elle s'est beaucoup fortifiée ; mais elle n'a que 17 ans, et si elle retournaît à la ville, il serait à craindre que sa santé ne se soutint pas.

—Monsieur, reprit vivement le jeune homme, je m'arrangerai de manière à ne pas me loger au centre de la ville, et j'aurai un jardin.

—Je vous sais gré, Monsieur, de cette bonne pensée ; mais c'est la vie des champs qu'il faut à ma fille ; elle aime à s'occuper de tous les travaux de la campagne, cela lui plaît, et lui fait du bien.

—Mais, je pense que Delle Eléonore ne s'amuse pas à traire les vaches et à faire le beurre ?

—Ma foi, Monsieur, peu s'en faut, Eléonore est sans cesse avec la fem